

LE

RECUEIL LITTÉRAIRE

RELIGION—HISTOIRE—ÉCONOMIE SOCIALE—LITTÉRATURE—SCIENCES,
BEAUX-ARTS—BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

23^e LIVRAISON.

SOMMAIRE.

LAMARTINE.....	PIERRE VÉRON.
"FEUILLES VOLANTES," ÉTUDE CRITIQUE.....	GÉRALD
LE MONTRÉALAIS, SILHOUETTE.....	E.-Z. MASSICOTTE
LE MALHEUR, (poésie).....	ALBERT FERLAND
CHRONIQUE.....	J.-B. DE LORDE
L'AMOUR DE JACQUES (roman) suite et fin.....	CHARLES FUSTER
Lettres d'un Etudiant (introduction par G. A. DUMONT).....	LOUIS AUDET

PIERRE J. BÉDARD, DIRECTEUR.



MONTREAL
IMPRIMERIE DU RECUEIL LITTÉRAIRE
P. BEDARD, Propriétaire.

170, RUE ST-LAURENT,

1892

RENSEIGNEMENTS

LE RECUEIL LITTÉRAIRE est bi-mensuel et paraît par livraison de 32 pages.

Les prix d'abonnement sont :

POUR LE CANADA	POUR L'ÉTRANGER
Un an.....\$2.00	Un an.....12 frs
Six mois.....\$1.00	Six mois.....6 frs
Quatre mois.....70 cts	Quatre mois.....4 frs

Tout abonnement est invariablement payable d'avance.
Aucun travail ne sera admis s'il est excellent pour le fond, comme pour la forme, et s'il n'est signé d'un nom responsable.

Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus.

Les signatures des articles gardent la responsabilité des idées qu'ils y émettent.

Il sera fait mention dans le Bulletin Bibliographique du RECUEIL LITTÉRAIRE des ouvrages nouveaux dont il sera envoyé deux exemplaires à la Direction.

ANNONCES

10 cents la ligne, première insertion — 5 cents la ligne, insertions subséquentes

Toute annonce à long terme se traite à forfait.

Toutes les communications concernant la Rédaction et l'Administration seront adressées à M. Pierre Bédard, 170 rue Saint-Laurent, Montréal. Téléphone Bell 6363. Boîte Poste 1436.

Le Magazine Français Illustré.

45, rue Laflitte, Paris

PUBLICATION MENSUELLE.

SOMMAIRE DU NUMÉRO DE NOVEMBRE :

TEXTE : *Mère repentie*, par Henri Leverdier. — *Pierre et Madelon*, par la comtesse de Charbrun. — *La Fugue du Décapité*, par René de la Villoye. — *Coup d'œil chez nos voisins d'Outre-Manche*, par Romain Delaume. — *L'Automne* (poésie), par Georges Rocher. — *Colloque sentimental* (poésie), par Paul Verlaine, avec musique de Ch. de Sivry. — *Les mois parisiens : Novembre*, par Ernest Jaubert. — *Les Académiciens Sully-Prudhomme*, avec poésie inédite autographiée. — *Croquis Alsaciens*, par Jean Rival. — *Chanson rose* (poésie), par P. Millanvoye. — *Souvenirs des Alpes-Maritimes*, par Clarisse Bader. — *Le Caricaturiste*, par Gaston Schœdelier. — *Le Sang des roses*, par Michaud. — *Les Elephants*, par le marquis de Cherville. — *La Science amusante*, par G. Vitoux. — *Les Amis de Couvent*, par d'Erville. — *La vie à Paris*, par Jacques Lozère.

REVUES : *Littéraire, des Périodiques français et étrangers, Scientifique, Rustique, Mondaine, Militaire, Dramatique, Théâtrale (Chronique), A vol d'oiseau, De questions de droit usuel, Financière. — Conseils pratiques. — Jeux. — Amusements divers.*

ILLUSTRATIONS : de MM. Bassan, Bertrând, Birr, Bombléd, Décoprez, Gamberini, Gerbault, Janet, René Leclerc, Léofanti, Lunel, Lucien Métivet, Merwart, Morel, Prunaire, Spolski, Stein, Steinlen.

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

ABONNEMENTS : 45 RUE LAFFITTE

Paris.	Un an.	12 fr.	Six mois.	6 fr. 50.	Trois mois.	3 fr. 50
Province.	—	15 fr.	—	8 fr. 50	—	4 fr. 50
Union postale.	—	18 fr.	—	9 fr. 50	—	6 fr. 50

Le Numéro : 1 fr. 25

A VENDRE Une collection contenant un millier de timbres différents, en bon ordre, dans un album Scott d'édition récente. Conditions des plus faciles. Aussi timbres rares en détail et timbres communs au cent ou au mille. Spécialités : timbres du Canada, (émissions de 1857-77) et du Paraguay. S'adresser à T. Huot, Bureau du "Recueil Littéraire."

UNE PERSONNE ayant des loisirs, se chargerait volontiers, et à des prix très peu élevés, d'ouvrages tels que traductions, copie musicale ou autre corrections d'épreuves, arrangements de pièces pour cercles dramatiques, etc... etc.

Pour plus amples informations s'adresser à J. A. bureau du "Recueil Littéraire."

LAMARTINE

LAMARTINE !...

De quel éclat ce nom ne brilla-t-il pas pendant une période de vingt années, de 1828, où il était le roi de la poésie, à 1848, où il fut presque un moment le roi de la révolution !

Puis soudain le silence se fit. L'oubli envahit cette mémoire comme une ronce parasite.

La tombe tarpéienne !

La destinée a parfois pour certaines gloires de ces réactions et de ces injustices. A l'engouement succède le parti pris du dédain, souvent même d'hostilité. Et il a fallu trente ans pour que ce Lamartine, que fut un moment l'idole de la France, obtint de cette France ingrate une de ces statues locales qui sont, au lendemain de leur mort, dédiées à tant de médiocrités politiques ou littéraires.

Mais mieux vaut tard que jamais.

Donc, pendant trois journées, des fêtes ont été données à Mâcon en l'honneur du maître.

On ne saurait contester la bonne intention de ces fêtes ; mais c'est chose fort malaisée à rédiger qu'un programme de ce genre, surtout un programme qui doit, bon gré, mal gré, remplir trois journées.

On inaugure la statue. Très bien. Cela prend au plus une heure ; mettons deux. Et après ? Comment remplir les vides ? à quoi occuper les heures ?

Sur le programme de la fête lamartinienne, l'œil rencontre, non sans étonnement, trois récréations qui ne paraissent avoir avec la renommée du chanfre d'Elvire que des rapports bien lointains.

D'abord, des régates

Les affinités entre Lamartine et le canotage échappent au premier coup d'œil, et même au second. Serait-ce une allusion aux voyages du poète et à ce navire qu'il frêta jadis à ses frais ?

Vient ensuite une retraite aux flambeaux.

C'est la retraite, et ran tan plan ! Spectacle curieux, sans contredit. Pittoresque, j'en conviens. Mais la carrière de Lamartine n'a guère de point de contact avec les choses militaires, et ces tambours sonneront singulièrement dans la circonstance.

Enfin, — ici, je ne comprends pas du tout, — enfin, la troisième journée comprend un “ tir au pigeons...” Pour le coup, la surprise est... surprenante.

Le pigeon et la tendre tourterelle ont été chantés par le barde, mais jamais au point de vue du fusil de précision. Ce tir me dérouta complètement.

Il est vrai que j'ai été plus ahuri encore dans une occasion analogue.

Il s'agissait d'une inauguration aussi. Ne nommons pas celui dont la statue était en cause. Constatons seulement que, parmi les divertissements destinés à solenniser ce beau jour, on avait inscrit...

Devinez !...

Une " course au cochon " (*sic*).

Il ne faut décidément établir aucune confusion entre celui qui est honoré et les procédés populaires employés pour mouvementer l'hommage rendu. On fait ce qu'on peut, et par conséquent on fait ce qu'on doit.

* * *

Je reviens à Lamartine.

Quel monde de souvenirs reveille ce nom qui eut un moment tous les rayonnements, toutes les illustrations ! On revoit par la pensée les débuts lumineux du jeune homme trois fois privilégié, par la naissance, par la beauté, par le talent. On revoit cette tribune que faisait retentir si fièrement l'accent de cette voix éloquente. On revoit la rue enfiévrée, les pavés soulevés, le grand écroulement du trône. On revoit enfin l'heure lugubre de la décadence et de la décrépitude, de l'isolement et de l'ingratitude, de la douleur et de la mort.

Nous n'avons connu Lamartine qu'à sa dernière et navrante incarnation, alors que, dans le mélancolique chalet de Passy, dont la libéralité municipale lui faisait le maigre aumône, il usait, délaissé et découragé, les derniers restes d'une ardeur qui s'éteignait.

C'était affreux !

La nature, qui avait tant fait pour le poète, qui l'avait comblé de tous les dons physiques en même temps qu'elle le comblait de toutes les jouissances intellectuelles, la nature semblait prendre un plaisir impitoyable à lui faire expier ses prodigalités d'antan.

Lamartine, qui avait eu, autant qu'homme du monde, les grâces radieuses de la jeunesse, n'eut pas l'imposante majesté de la vieillesse.

Son pauvre grand corps s'était sinistrement efflanqué. La sveltesse élégante d'autrefois était devenue de l'étéisie. Les traits, si purs et si corrects jadis, s'étaient effilés en lame de couteau, faisant des saillies caricaturales sous une peau jaune et parcheminée. Ces bras décharnés, ces jambes amaigries qui ballottaient dans des vêtements crampés, se démenaient avec des saccades de patin à ressort.

Tout cela, il faut le dire, hélas ! frisait de bien près le ridicule.

Lamartine le sentait si bien que son orgueil déchu protestait et se révoltait avec une amertume brutale quand on lui demandait de faire sa caricature.

Il eut à ce propos une bien étrange correspondance avec un journal qui voulait publier sa charge.

Lamartine refuse net. Le journal ne se décourage pas. Il essaie de démontrer à son modèle qu'un esprit aussi libéral ne peut avoir de ces petitessees, ne peut opposer un misérable *velo* à la liberté du crayon.

Pour le coup, Lamartine ne se possède plus. Il prévoit sans doute quelle mine piteuse il fera si l'on traduit avec quelque malice les défaillances de ce corps déformé, de ce visage qui ne se ressemble plus. Et il se laisse aller à cette réponse tristement grossière qu'il a dû regretter aussitôt :

“ Soit, je reconnais que je ne puis rien empêcher ; soit, j'appartiens à la caricature, mais comme le rayon de soleil appartient au ruisseau qui le reflète.”

Elle est monstrueuse, surtout chez un gentleman comme Lamartine, qui se piquait, avant tout, de grandes manières ; elle est monstrueuse, cette boudate où éclate une colère aussi disproportionnée que la vanité qui l'inspire.

Mais, en y réfléchissant, on ne saurait en vouloir à celui qui écrivait ces lignes puérilement séniles, si l'on peut parler ainsi. On se sent, au contraire, pris d'une compassion profondément douloureuse quand on songe à ce que cette protestation résume de déceptions silencieusement dévorées, de deuils contenus, d'amertumes intimes.

C'est l'exposition presque légitime d'indignation du poète contre les déboires de la dernière heure.

Pauvre Lamartine ! Comme il a dû souffrir pour s'oublier jusqu'à devenir vulgairement insolent, lui, l'esprit délicat et courtois qui planait au-dessus de toutes les fauges sans même les effleurer !

*
* *

Les calculateurs rigide vont dans leur prud'hommisme accumulé les additions pour démontrer que Lamartine avait été un mange-tout, et que, s'il avait traîné dans une quasi-indigence les dernières années de sa vie, c'était sa faute, sa très grande faute.

Avant de conclure ainsi, il faudrait établir des règles de proportion.

La machine Crampton, qui fait trente lieues à l'heure, n'a-t-elle pas le droit de brûler plus de combustible que la marmite immobile dans laquelle ronronne la pot-au-feu d'un bourgeois improductif ?

On pourrait dire de Lamartine ce qu'on a dit de Dumas et résumer sa vie en ces deux mots :

“ Penser, dépenser.”

Mais il faudra aussi faire entrer en ligne de compte ce qu'il a donné. Il pensait et dépensait...pour les autres.

Quelqu'un lui disait un jour :

—Comment faites-vous donc, Lamartine, pour être si souvent gêné, car enfin vous avez au moins cent cinquante mille francs de revenu ?

—Pardon, ce n'est exact. Mes amis ont cent mille francs de rente et moi cinquante.

Le mot était aussi charmant que juste.

Une anecdote le prouve.

Lamartine, au temps de sa prospérité, avait des fonds chez Rothschild. Il allait de temps à autre y puiser, au gré de ses besoins ou de ses fantaisies.

Un jour, il revenait de la rue Laffitte, après avoir prélevé dix mille francs sur son capital.

Comme il passait devant la porte de Z..., un homme de lettres connu pour ses carottages permanents celui-ci, se jette dans les jambes du poète.

On cause. Z... se lamente. Bref, après dix minutes de conversation, les dix mille francs avaient passé du portefeuille de Lamartine dans la poche du “ cher, trop cher confrère.”

Le soir, M^{me} de Lamartine s'informe auprès de son mari pour savoir s'il était allé chez Rothschild, comme il en avait annoncé l'intention.

—Oui... mais...

Là-dessus il fait part de sa rencontre et de qui s'en est suivi.

—J'espère au moins, dit M^{me} de Lamartine en matière de conclusion, qu'une autre fois vous ne passerez plus devant la porte de ce Z...

—Si... Seulement j'aurai soin de prendre chez mon banquier le double de ce dont j'aurai besoin.

* * *

Nous aurions grande envie d'étudier les causes qui ont amené l'injuste dépréciation dont sont en ce moment frappées en France les œuvres poétiques de Lamartine.

Chose étrange ! Au dehors, il a gardé tout son prestige. On le traduit et on l'admire dans toutes les langues. Chez nous seulement, on laisse sommeiller sur les rayons poudreux de la bibliothèque les *Méditations* aussi bien que les *Harmonies*, *Jocelyn* comme la *Chute d'un ange*.

C'est que notre temps se flatte d'avoir inventé le positivisme poétique, disons plutôt le “ brutalisme.”

Il n'y a, dans certains cénacles, d'adulations et d'enthousiasmes que pour l'école du coup de poing.

Qu'on ne leur parle pas de Lamartine, un rêveur, un mélodiste, un robinet d'eau tiède. Ils ont remplacé les ailes par des bottes d'égoutier. C'est la dernière mode de leur muse.

On en reviendra, allez ! de cet absurde mépris professé avec fanfaronade pour tout ce qui est au-dessus du niveau du macadam. On en reviendra, de ce parti pris qui aime mieux patauger que voler.

Et alors Lamartine prendra, devant la prospérité, la place à laquelle il a légitimement droit.

Et alors les pages adorables où il a chanté l'amour, comme les pages sublimes où il a chanté les grands mystères de la destinée humaine, seront lues, relues, apprises, immortalisées.

Le goût est descendu. Il remontera... Un peu de patience !

PIERRE VÉRON.



“ FEUILLES VOLANTES ”

ETUDE CRITIQUE

APPARITION d'une œuvre canadienne, quelle qu'elle soit, et, à plus forte raison quand elle est signée par Fréchette, ne devrait pas, ce semble, laisser indifférentes nos revues.

Encensé sans restrictions par les uns, laissé dédaigneusement de côté par d'autres, le nouveau volume de notre lauréat n'avait mérité

Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité.

Mais Ducharme est mort, Tourigny est bien loin, bien loin du sol natal : Pascal Poirier⁽¹⁾ se voit détourné de la littérature par la politique et la dignité sénatoriale, et la critique politico-littéraire bat son plein. Me serait-il permis d'énoncer, dans une revue étrangère à toute coterie politique, mes opinions personnelles sur les idées et la poétique de ce nouveau volume ainsi que sur la conduite des diverses pièces qui le composent ?

L'œuvre précédente du poète : *La légende d'un peuple*, écrite, je suppose en pleine tourmente politique, et menée de front peut-être, avec la *Petite histoire des rois de France*, devait nécessairement se ressentir de cette atmosphère belliqueuse, et renfermer, au moins ensubstance, les théories politiques et religieuses du poète lauréat. Les *Feuilles Volantes* au contraire respirent la paix, voire un retour sur soi-même : les idées nouvelles y sont mieux contenues et ne montrent le bout de l'oreille qu'en de rares occasions.

Un mot d'éloge tout au plus, pour

la république fière

Qui disait à chacun des peuples : Sois mon frère.

Ce qui rappelle involontairement ce distique de J.-B. Rousseau, pourtant antérieur aux grands jours de 89 :

“ Bon Dieu ! l'aimable siècle où l'homme dit à l'homme

“ Soyons frères . . . ou je t'assomme !

Mais je sais plus d'un lecteur de *La Patrie* qui se frottera les yeux, essuiera son binoche, et relira, de crainte d'avoir vu trouble, lorsqu'il arrivera au passage suivant du poème sur le Vénérable de la Salle :

(1) L'hon Pascal Poirier et H.-E. Tourigny donnèrent autrefois, de bonnes quoique sévères appréciations de divers ouvrages de Fréchette.

... Désordres sans nom, terreur, révolte, émeutes,
L'anarchie en fureur lançant toutes ses meutes,
A l'aveugle et sans frein, contre tous les pouvoirs.
A bas tous les respects ! au vent tous les devoirs !
Il vit en frémissant les rivières accrues
Des flots de sang humain qu'on versait dans les rues ;
Il vit les saints parvis s'ouvrir, et sur l'autel,
— Le paganisme ancien n'avait rien vu de tel,—
La Prostitution, en déesse drapée,
Venir prendre du grand jour la place inoccupée...
..... L'équipage, au milieu des orgies
Le blasphème à la bouche et les manches rougies,
Dans des affollements sauvages emporté
Profanait ton grand nom, sublime Liberté !

Voilà un fidèle tableau des beautés de 89 : quelques vers plus loin le poète nous en montre les fruits : scepticisme, matérialisme, fatalisme ; malgré cela, il a le courage de consacrer le chant suivant à un éloge pompeux du dix-neuvième siècle. La tâche est rude, et rares les arguments, c'est pourquoi il se creuse la tête pour en trouver, et, en attendant, il fait de la fantaisie, du vague :

Toi qui, sans sourciller sous l'obscur anathème
Des spectres ? que tu vas bravant
Le chef illuminé, comme autrefois Moïse...

Comprends pas. Mais ne disiez-vous pas tout à l'heure :

L'humanité, le front courbé sur la matière,
Trafnait, spectre blasé, sous le firmament noir.
Son existence morte et son cœur sans espoir

Ces deux tableaux ne s'excluent-ils pas l'un l'autre ?

Le prélude se continue ainsi pendant quatre strophes puis on entre dans le concret : l'auteur a enfin trouvé quelque chose. " Notre siècle a créé les voix ferrées, le télégraphe, les bateaux à vapeur, la lumière électrique ; il a perfectionné l'astronomie et la médecine, il a percé des isthmes et creusé des montagnes ; " voilà ce que célèbre poétiquement M. Fréchette. Avec la tour Eiffel, le canal de Suez et le chemin de fer du Pacifique (pardon, j'ai touché une corde sensible : mettons le Grand-Tronc) on peut se passer, croit-on, de la lumière d'en haut. Qu'importe que l'humanité sente "la plaie immonde du scepticisme froid", qu'elle aille " le front courbé sur la matière," n'y a-t-il pas dans ces inventions de quoi la dédommager ? Non, monsieur Fréchette n'est pas heureux dans ses canonisations et ses apothéoses : par bonheur il n'en commet plus que dans les grandes circonstances.

Encore un tout petit reproche, et j'ai épuisé le sujet. La pièce intitulée *Bienvenue* contient un bout de plaidoyer en faveur de l'annexion. Le poète espère

toucher et voir en pleine face
Ce fantôme de l'avenir.

C'est un peu exiger : toucher un fantôme, abstraction faite de l'idée politique, c'est déjà beaucoup ; le voir de profil, un instant, c'est assez pour des gens rassasiables. Ici, c'est encore moins l'idée que l'expression de l'idée qui donne le flanc à la critique; mais ni l'une ni l'autre est à ratifier complètement.

*
* * *

Mais si quelques-unes des opinions politiques de M. Fréchette sont discutables, il n'en est pas ainsi des sentiments religieux exprimés dans cet ouvrage. Des croyances catholiques plus pures et mieux entendues que quelques-unes de celles énoncées dans *La légende d'un peuple* et critiquées par Tourigny, ont inspiré au poète les plus belles pièces de son recueil. Prenons par exemple ces strophes qui terminent " Première Communion : "

Enfant, détrompe-toi ! Ne tremble pas, espère !
Dieu n'est pas seulement le puissant créateur ;
S'il est le souverain, il est aussi le père ;
Plus encor que le Maître, il est le bon Pasteur.

Il s'éprend de pitié devant sa créature ;
Les humbles sous son aile ont toujours un abri ;
C'est la grande bonté planant sur la nature,
L'universel amour sur son œuvre attendri !

Pour son immensité tu n'es pas trop petite ;
Bergers et potentats à ses yeux sont pareils ;
S'il créa l'astre, il fit aussi la clématite ;
Le brin d'herbe pour lui vaut le roi des soleils.

Il a fait le printemps, la lumière, les roses,
Le vol de l'hirondelle et le chant du bouvreuil ;
Et c'est lui qui, charmante entre toutes ces choses,
Fait luire en ce moment cette larme en ton oeil.

Rassure-toi : Jésus est un Dieu doux et tendre ;
Il aime à se pencher sur tous les cœurs fervents ;
Et puis, n'a-t-il pas dit — heureux qui sait l'entendre :
— Laissez venir à moi tous les petits enfants ?

A genoux ! ne crains rien, souris : la faute d'Eve,
Pour ta sainte candeur Dieu l'efface aujourd'hui ;
Car la communion, c'est un coin qu'il soulève
Du voile qu'elle a mis entre la terre et lui.

Et quand il descendra sur ta lèvres profane,
Que tu t'épancheras dans son doux entretien,
Prie un peu pour celui qui voudrait bien, ô Jeanne,
L'aimer avec un cœur aussi pur que le tien !

Lisez, amis du profane. lisez en entier les stances délicieuses à monseigneur le chanoine Boucher, et dites ensuite, si vous l'osez. que les beautés de notre religion ne sont pas le thème le plus fécond et le plus poétique qu'un barde puisse rêver !

* * *

L'on avait autrefois l'habitude, alors que M. Fréchette ne marchait pas encore le front ceint des palmes académiques, d'accorder le talent descriptif exclusivement à LeMay, en le refusant totalement au futur auteur des *Fleurs Boréales*. Cette assertion recoit dans les *Feuilles Volantes* le plus éclatant démenti. Plusieurs, en effet, des meilleurs morceaux du recueil sont de pures descriptions, et pas des badigeonnages. comme on en rencontre trop souvent dans *La légende d'un peuple* ; non M. Fréchette a enlevé de sa palette le fauve qu'il prodiguait jadis. et il peint maintenant de gracieux tableaux comme celui-ci :

J'aime les grands chemins de France. — ces allées
De sable fin, où l'or mêle son clair semis, —
Qui contournent les monts et longent les vallées,
Dans la placidité des bons endormis.

Je les aime surtout, quand les ronces des haies
Leur font comme un orlet de vert tendre, où reluit
Au soleil du matin le sang des ronges baies,
Et que des fleurs de flamme illuminent la nuit.

En Bretagne, souvent, le coup d'œil est étrange.
Dans certains soirs obscurs, pas un pli de gazon
Pas un creux des talus que la bruyère frange,
Où la goutte de feu ne rutilé ô foison.

Dans le genêt doré, sous l'ajonc d'émeraude,
Partout la fleur brûlante allume son éclair.
C'est un essaim vivant d'étincelles qui rôde
Dans des lucurs d'auroc et de firmament clair.

On dirait les trésors, éparpillés dans l'herbe,
De quelque érin géant répandu sous nos yeux :
Ou plutôt les fragments de quelque astre superbe
Qu'un choc terrible aurait égrené dans les cieux.

Il fait bon de s'effacer devant un auteur aussi charmant. Voici comment débute *La chapelle de Bethlém*.

Bien souvent je me la rappelle.
Dans son pli de cotenax boisés,
La vieille et rustique chapelle
Qui date du temps des Croisés !

Elle s'appuie, humble et petite.
Sur ses contreforts descellés.
Où des touffes de clématite
Brodent leurs festons étoilés.

Elle est seule au bord de la route
Qui rompe le long du talus ;
La chèvre errante y rode et broute
Sur un seuil où l'on n'entre plus.

Cà et là, sur les pierres plates
De ses murs qu'effrite le temps,
Le chercheur découvre des dates
Vieilles de quatre fois cent ans.

A gauche, là, sous la corniche,
Au-dessus d'un bassin tari,
Derrière un treillis, dans sa niche,
Une statuette sourit.

Et la pastoure qui fredonne
Sa ballade au bord du chemin,
En passant devant la madone,
Pour se signer lève la main.

Nous devrions nous aussi nous arrêter — c'est pourtant bien contraire au titre : — à la pièce qui a nom *Le Pellerin* (1) Elle est dédiée à madame Adine Riom, auteur de *Mertin*, l'amie de cœur du poète et de ses compatriotes. Ici, presque tout serait à citer : c'est pourquoi nous renvoyons au livre.

Dans *Messe de minuit, Le jour de l'an, Les Rois*, notre lauréat s'est fait le peintre des joies intimes, des fêtes domestiques : nous dirons plus tard comment il a atteint son but.

Un gracieux épithalame, de beaux vers à Mathew Arnold sont encore à signaler.

Lisez aussi : *A quinze ans*, et vous direz avec le poète :

Oh ! les bons souvenirs printaniers !

Mais avant de passer à une autre partie de mon analyse, je dois reproduire les derniers vers de l'épilogue, peut-être le *me penitet* de Cyrien :

Une autre vie est là pour nous
Ouvrte à toute âme fidèle :
Bien tard hélas ! à deux genoux,
Je rêve d'elle !

Sous le rapport de l'idée poétique et religieuse, il y a donc progrès, progrès réel et indiscutable. A ce titre, l'ouvrage du poète lauréat mérite de trouver des lecteurs et des acheteurs dans toutes les familles canadiennes.

Dans la prochaine livraison, nous examinerons sous d'autres aspects ce joli recueil.

GÉRALD

(1) Cette épellation a suscité bien des invectives et bien des tempêtes, tempêtes dans un verre d'eau ! Est-elle juste ou non ? Larousse (dictionnaire de poche) ne la mentionne pas. C'est le seul ouvrage de ce genre que j'aie sous la main : on conçoit que celui qui a dû emprunter le volume dont il fait l'analyse ne soit guère approvisionné de dictionnaires :

LE MONTREALAIS

SILHOUETTE

CHACQUE ville a son type qui lui est particulier. C'est celui en qui se fondent, s'unifient plutôt, les caractères généraux des habitants d'un grand centre. On les a presque tous décrits à l'exception du montrealais, causons du montrealais !

Avez-vous déjà passé par Montréal ? Si oui, vous avez, sans peine, remarqué ce type, qui tient à la fois du français et de l'anglais. Voyez-le courir, il est presse : c'est un homme d'affaires. En marchant, il songe à ses derniers calculs, il ne rêve que finance et commerce, sa mine est sérieuse, ses yeux se perdent dans le vague, sa démarche est froide, anguleuse, saxonnienne. Soudain, crac ! il s'arrête et observe. Un cheval s'est abattu sur la route, un individu est tombé et s'est blessé, un charlatan crie des remèdes. Il ne songe plus à ses affaires, et n'a d'yeux que pour *l'attraction*. Le reste est renvoyé aux calendes grecques. Quand il a vu hâtivement et néanmoins recueilli tous les détails, il reprend sa course dédaigneusement. Le soir, au souper, il raconte la chose dans sa famille.

Le montrealais n'admire que Montréal.

Il s'extasie devant ses palais, ne parle que de ses rues droites, larges, où l'on respire, du parc de la montagne, à trois... cents... pieds... de... hauteur...!!! de l'île Ste-Hélène, redoutable poste militaire. Il jouit lorsqu'il nous raconte les merveilles des squares St-Louis, Dominion, Bellerive, Viger, Victoria et Logan. Il exulte quand il nous narre les améliorations...projetées et l'étendue...probable de Montréal, dans dix ans.

Sans appuyer, il vous dira que l'église de Notre-Dame est la plus grande de l'Amérique, que le bourdon est le plus gros du continent, que notre orgue ne le cède à aucun...et la cathédrale de St-Pierre de Montréal donc... quand elle sera terminée ! Outre ! Vous le stupéfierez, si vous dites que vous ne savez pas la longueur du pont Victoria (LE PLUS LONG DU MONDE) ni la hauteur des tours Notre-Dame (2-2-5 pieds).

Rien n'est si beau que Montréal.

Si parfois il voyage, s'il visite d'autres villes, le montrealais s'ennuie à mourir. Ailleurs il trouve tout défectueux. Le pittoresque l'embête ! Il admettra que Québec est une ville historique, Ottawa la capitale du Canada, Toronto une ville dormitive, New-York, Boston, Chicago, des villes américaines, et c'est tout.

La seule ville au monde, qu'il désire voir et admirer, la seule ville au monde qu'il place au-dessus de la métropole Canadienne... c'est Paris.

Tout bon montréalais, souhaite de pouvoir visiter au moins une fois la Babylone moderne.

Si son désir s'accomplit, il croit faire un pèlerinage, et il rend grâce à Dieu d'avoir pu mettre le pied dans la ville déesse.

Paris est au montréalais ce que la Mecque est au mahometan. Voir Paris... puis revenir à Montréal, c'est son rêve.

Soit dit entre nous, notre type est un peu pédant. La nature n'a pas de secret pour lui et il explique tout. Il s'imagine aisément que tous les grands hommes canadiens sont nés à Montréal ou dans ses environs et pour lui les environs s'étendent du Pacifique à l'Atlantique. Il croit modestement que les meilleures idées ont germées ici. Il aime l'art en amateur et pourtant dans sa ville on rencontre pas de monument, si ce n'est une colonne et une statue.

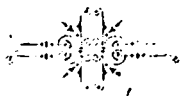
Encore, il les possède parcequ'on les lui a imposées. Son orgueil se borne à nous faire voir des églises, des édifices publics, des banques, des vil-las. C'est neuf, droit, angulaire, froid, saxon. Chez lui pas de zigzags. Bien plus, il n'admet pas, pour citoyen, le pochard qui cherche la ligne droite sans la trouver.

On le dit badaud. Voyez-le, un jour de fête nationale, de procession religieuse, le soir d'une illumination, des élections générales, ou durant un carnaval, pour savoir s'il cultive la badauderie.

Sa vertu principale, c'est d'être très chrétien. La preuve c'est que le dimanche, il ne va jamais au Parc Sohmer, à l'Île Ste-Hélène, au Mont-Royal ou ailleurs sans auparavant entendre une messe !

Somme toute, c'est un type qui méritait une silhouette, dans la galerie... des types.

E.-Z. MASSICOTTE.



LE MALHEUR

O malheur, pourquoi donc rends-tu mes cieux moroses
Et viens-tu les voiler de funèbres couleurs ?
Pourquoi de mon printemps moissonnes-tu les roses ?
Serait-ce pour avoir des pleurs ?

Cruel ! si c'est ton but, sous l'aile de l'orage
Je gémirai toujours comme un jonc dans les flots,
Et plus tu me brofras, ô malheur, dans ta rage,
Plus je jeterai de sanglots.

Seras-tu satisfait ? Te faut-il plus encore ?
Ah ! oui, ô noir malheur, dont le souffle me tord !
Après avoir brisé mon cœur depuis l'aurore,
Il te faudra...quoi donc ? ma mort !...

C'est bien j'irai bientôt me coucher dans ma tombe
Et je m'endormirai dans ses mornes hourreurs ;
Alors cessant, Vautour, de faire la colombe
Je ne craindrai plus tes fureurs.

Oh ! oui, quand je serai dans le vieux cimetière,
Où l'on entend la nuit de lugubres oiseaux,
Tu ne pourras venir tourmenter ma poussière
Ni torturer mes pauvres os,

Car dans le tombeau sombre, où s'éteint la souffrance,
Tu ne poursuis jamais ceux qui pour Dieu jadis
Endurèrent leurs maux en gardant l'espérance
D'avoir un jour son paradis.

ALBERT FERLAND





CHRONIQUE

La politique des salons - Le Consul général de France au Canada - Le comte de Turenne chez lui—Sa carrière diplomatique—Sa conduite au Japon—Son passage aux Etats-Unis—Ses missions diplomatiques—Son mariage—Madame la Comtesse de Turenne—Notre bienvenue.

Il y a huit jours environ, j'étais dans un salon où l'on causait politique. Je n'aime pas la politique, je l'avoue bien franchement, mais je ne suis pas de ceux qui prétendent bannir la politique des conversations mondaines sous prétexte qu'elle ennuit les dames, qu'elle aigrit les caractères et qu'elle provoque des discussions violentes.

Les femmes ne sont pas si frivoles qu'on veut bien le dire ; on les ennuit quelquefois bien plus en leur parlant de fanfreluches et de fadaïses qu'en parlant devant elles de ce qui intéresse leurs maris, leurs frères, leurs amis même.

Quant à la violence des discussions, c'est un péril dont j'ai été peu frappé ; les gens bien élevés y échappent aisément.

Savoir défendre son opinion sans blesser ceux qui en professent une autre, c'est un art dans lequel on ne saurait trop s'exercer. Rien de plus utile que ces champs clos où on lutte à armes courtoises et l'on est forcé d'avoir raison ou d'avoir de l'esprit, faute de pouvoir se jeter dans la déclaration et l'injure.

Plus d'un polémiste canadien, je dis des meilleurs, profiteraient à cette école. Qu'en pensez-vous ?

On causait donc politique, et la conversation était tombée, je ne sais

comment, sur l'un des derniers mouvements dans le corps diplomatique. On vint à parler des consuls en pays étranger, de leur rôle important et à ce propos une femme charmante, comme il y en a tant à Montréal, me dit : Vous devriez bien, un jour ou l'autre, nous faire connaître le consul général de France au Canada, dans une de vos prochaines chroniques ?

— Oh ! madame, c'est chose facile et... sans plus tarder, en voici la preuve !

*
*
*

Avez vous jamais eu l'honneur d'être invité chez M. le comte de Turenne, le consul général de France à Québec ? On vous annonce : le comte de Turenne vient au-devant de vous jusqu'au seuil ; il vous accueille, le sourire aux lèvres, vous désigne un siège d'un geste gracieux et l'on cause.

Il excelle à varier sa conversation suivant le caractère de ses interlocuteurs. Avec les femmes, il descend aux sujets les plus futiles, et nul mieux que lui, en véritable Parisien du reste, ne sait détailler une toilette.

Si vous tenez au journalisme, il vous remplira votre carnet de nouvelles, grosses ou petites, sans avoir l'air d'y toucher, car il est toujours bien informé, et le plus malin des reporters ne lui va pas à la cheville.

Il possède surtout cet art aimable qu'on ne retrouve que chez les gens de race, de vous faire croire que vous êtes la personne du monde avec laquelle il a le plus de plaisir à converser.

Avec cela très réservé, très discret, ne se livrant jamais qu'à la surface, et disant, en diplomate consommé qu'il est, tout juste ce qu'il lui plaît de dire.

Un exemple, qu'un Parisien, de passage à Montréal, me fait connaître :

Pendant que le comte de Turenne représentait la France à Dublin, un de ses amis du corps diplomatique s'entretenait avec lui d'un des plus gros bonnets européens qui passe, à juste titre, pour le plus grand menteur du monde.

— Je tiens beaucoup, lui disait son collègue, à connaître votre opinion sur la sincérité du grand chancelier.

Le comte du Turenne se retranche tout d'abord derrière des réponses évasives. Mais, à la fin, poussé dans ses derniers retranchements, et à ce coup droit de son interlocuteur .

— Si le chancelier vous disait telle chose, y croiriez-vous ?

— Dame ! riposta-t-il, je ne dis pas que j'y croirais autant qu'à.....l'Écriture !

Croyez-vous, maintenant, que la France soit représentée par un vrai diplomate, et en connaissez-vous beaucoup, amis lecteurs, qui auraient répondu aussi finement ?

* * *

Le comte de Turenne qui est venu, en mai 1890, prendre la direction du consulat général de France au Canada, n'est pas tout-à-fait étranger pour nous.

Grand amateur de chasse et de pêche, au cours d'un long séjour qu'il a fait à Washington, il avait, à différentes reprises, visité déjà les rives du Saint-Laurent, afin de satisfaire ses goûts de sportman.

La carrière du comte de Turenne est déjà longue, car il entré dans la diplomatie française à 20 ans et il a aujourd'hui près de 48 ans.

Après avoir passé ses examens de baccalauréat, de droit et de diplomatie à Paris, où il est né, il est parti pour le Japon, afin d'y remplir les fonctions de secrétaire de la légation à l'ambassade de France qu'on venait de créer dans ce pays.

A peine arrivé, il fut envoyé pour assister l'amiral Jaurès à (Simonosaki), et tout diplomate qu'il était, se souvenant du magnifique nom qu'il portait et de la valeur légendaire de son aïeul, le grand Turenne, il demanda et obtint l'autorisation nécessaire pour aller se battre, en attendant le moment où il faudrait entamer des négociations.

Il se distingua à l'attaque des forts de Simonosaki, ce qui lui valut une proposition pour l'ordre de la Légion d'honneur faite par l'amiral.

De nouveaux traités étant intervenus au lendemain de l'affaire de Simonosaki, entre la France, l'Angleterre, les Etats-Unis et la Hollande, d'une part ; et le Japon de l'autre, il revint à Paris porteur des traités Français et Hollandais, et fut attaché à l'une des directions politiques, les plus importantes du ministère des affaires étrangères.

En 1868, il partit pour les Etats-Unis en qualité de secrétaire de la légation de France à Washington.

On se rappelle peut-être encore qu'à l'époque de la déclaration de guerre entre la France et l'Allemagne, le célèbre publiciste historien, Prévost-Paradel, fut envoyé aux Etats-Unis pour y représenter le gouvernement français, et quelques semaines, seulement, après son arrivée dans la capitale des Etats-Unis, la prévision des désastres qui, dans son opinion, devaient résulter pour son pays d'une guerre entreprise à la légère, bouleversa sa raison au point de l'amener à se suicider ?

Le comte de Turenne eût le triste privilège de lui succéder, et quand, quelques semaines plus tard, le nouveau ministre qui avait été envoyé à Washington perdit, lui aussi, la raison, sous le coup des malheurs qui frappaient la France, le gouvernement crut ne pas pouvoir mieux faire que de confirmer le comte de Turenne dans le titre de chargé d'affaires, dont il eût à remplir les fonctions jusqu'à la terminaison de la guerre franco-allemande et de la Commune.

Le marquis de Noailles fut alors nommé à Washington en qualité d'envoyé extraordinaire et le comte de Turenne reçut, en même temps, le titre de chargé d'affaires au Japon où il resta trois ans.

* * *

Le comte de Turenne avait alors 24 à peine, et, on lui confiait un poste des plus importants en Asie ! Ce choix seul ne fait-il pas son éloge ?

Pendant son séjour au Japon, il sut profiter de ses anciennes relations d'amitié avec la cour japonaise pour amener le Mikado à faire cesser les persécutions contre les chrétiens et à décréter la liberté de conscience.

L'habileté qu'il déploya dans la conduite de cette affaire ne passa pas inaperçue au ministère des affaires étrangères et quelques jours après la conclusion de cet important traité, il reçut la décoration de la Légion d'Honneur et la croix de commandeur de l'Ordre de Pie IX.

Sa santé, après un séjour de sept ans, hors d'Europe, ayant nécessité son retour en France, le comte de Turenne partit pour cette destination en 1874.

En débarquant à Brest, il trouva un ordre du ministre des affaires étrangères qui lui enjoignait de se rendre à Athènes pour y prendre la direction de la Légation de France en Grèce, en qualité de chargé d'affaires. Il obtint, toutefois, de n'y pas aller, et, après quelques mois de repos, il partit pour Rome, où le Pape avait témoigné le désir qu'il fut envoyé, en qualité de secrétaire de l'ambassade auprès du Vatican.

Il y resta jusqu'en 1877 et partit alors comme premier secrétaire et chargé d'affaires pour le Brésil.

Mais cette mission dans un pays dont le climat est malsain lui fut des plus préjudiciables, à tous les points de vue. Après y être resté dix-huit mois comme chargé d'affaires, il eût à demander au gouvernement de la république à être mis en disponibilité pour pouvoir rentrer en France et y soigner sa santé.

* * *

Le comte de Turenne est resté dans la position de disponibilité de 1878 à 1884. Et pourtant ce ne furent pas les occasions qui lui manquèrent de rentrer dans l'activité. Gambetta avec qui il était lié d'amitié lui proposa de devenir un chef de cabinet au ministère des Affaires Etrangères, Plus tard, ce fût M. Barthélémy St-Hilaire qui lui offrit la position de chargé d'affaires au Mexique ; mais toutes ces offres il les déclina jusqu'au jour où il reçut un télégramme lui enjoignant de se rendre au Cap de Bonne Espérance.

Devant un ordre aussi formel, il crût devoir ne plus se laisser arrêter par des considérations personnelles. Il partit pour aller remplir les fonctions qu'on venait de lui confier dans l'Afrique Australe.

Quand sa mission fut terminée, on le nomma à Dublin, où il est resté jusqu'au moment de sa nomination à Québec.

Le comte de Turenne a, à l'époque de sa disponibilité, épousé une jeune veuve, Madame la Comtesse Negroni dont le premier mari était né à Milan.

Madame la comtesse de Turenne est une femme accomplie. L'âme noble, l'esprit fin et des mieux cultivés, on peut dire, sans crainte d'être démenti, qu'elle met de l'exagération que dans sa bonté. Le cœur ouvert comme la main, elle est accessible à toute les misères, elle comprend toutes les souffrances et elle aime mieux s'exposer à être trompée que de refuser un secours ou marchander une consolation. C'est en un mot, la digne et noble compagne du représentant de la France dans ce pays, qui est d'essence française, et, où tous les cœurs Canadiens battent à l'unisson de ceux de la mère-patrie.

Nous prions madame la comtesse de Turenne de vouloir bien agréer nos plus respectueux hommages et nous souhaitons un long séjour dans ce pays à M. le consul-général.

Au Canada, le pays libre par excellence, vous serez aimé de tout le monde, je puis l'affirmer.

Ici vous n'aurez jamais à traiter, j'aime à l'espérer, des questions irritantes, la cordialité et la bonne humeur étant tout le fond de la diplomatie.

Madame la comtesse de Turenne est la fille du présent lord Kingsale, qui vit, actuellement, dans une villa près de Florence.

Et maintenant qu'on a pu lire les superbes états de service de M. le comte de Turenne, je n'ai plus qu'un mot à ajouter, c'est que jamais choix de consul général ne fut mieux justifié et plus honorable pour les deux pays.

J. DE LORDE.



L'AMOUR DE JACQUES.

effréné, coupé seulement par quelques promenades dans les quartiers tranquilles, a mangé les heures, dévoré les jours, lentement délivré cette pensée. Chaque fatigue est un allègement ; chaque soirée de lassitude prépare une nuit de complet oubli ; et à force de nuits pareilles après ces labeurs de galérien volontaire, l'amour a été étouffé, mis au silence, écrasé sous le poids. Jacques s'est fait comme une philosophie : avec tous les moyens d'être heureux, il ne savait jadis, à dix-huit ans, à vingt-cinq ans que souffrir et faire souffrir ; il imite, à présent, l'enfant prodigue ruiné : il ramasse ses propres miettes, et les trouve bonnes. Les miettes, ramassées une à une valent mieux que le festin ; et le Jacques d'autrefois, campé fièrement, ivre de son succès, aimé des femmes et détesté des hommes, ce Jacques-là pourrait envier le dos un peu courbé, les yeux plus doux, la voix plus faible du Jacques d'aujourd'hui : la douleur a passé par là, pour tout mettre en place, tout épurer, et indiquer du doigt ces restes, dont le plus imperceptible vaut mieux que l'ancienne orgie.

Lorsque, successivement, Jacques a appris du marchand de moutons la bonne chance de son fils, qui a tiré le meilleur numéro, puis ses vraies fiançailles avec Suzanne, puis le mariage, puis la naissance de l'enfant, Jacques a eu des sentiments confus, des mélange de sentiments, surtout de la mélancolie, — mais il n'a rien eu de ce qu'il attendait : ni l'immense joie et l'orgueil de s'être bien conduit, ni l'affreuse d'avoir laissé l'amour de côté. Sourires au blessures, la vie ne vous donne jamais exactement ce qu'on espérait ou redoutait d'elle. Et c'est une émotion tout autre, — une grande pitié pour les êtres humains. — que Jacques a éprouvée. Il a mieux compris qu'une main nous mène, que nous ne pouvons rien à l'existence, qu'il faut plaindre les hommes, plaindre les femmes, plaindre tous les faibles cœurs, les cœurs incomplets d'ici-bas, et ne pas les jalouser, — jalouser leur malheur, — mais les aider au bien, et les aimer.

La leçon de bonté, c'est Jacques qui pourrait la faire, maintenant, aux yeux fanés de maman Heurlin. Lorsqu'on a appris que Jean, que Suzanne, — avec l'enfant, — s'en-venaient pour huit jours à Paris, maman Heurlin ne voulait pas les voir ; les moutons ont de ces révoltes, et les yeux pâles ont changé tout à coup. Mais Jacques a insisté, Jacques se sent maître de lui, Jacques se sent retrempe, refait dans chaque parcelle de sa chair, chaque lobe de son cerveau, chaque repli de son cœur ; et, ce soir tandis que le dîner fini, la fenêtre grande ouverte, on regarde la nuit descendre sur les jardins de l'Observatoire, envahir les lointains, entrer dans la chambre elle-même, c'est sans angoisse que le musicien parle à Suzanne.

A l'horizon. Vénus s'est levée, — la même qu'à Chérisy, par ce premier crépuscule où Suzanne chanta les *Lauriers*. Une odeur de lilas arrive, très affaiblie ; à peine entend-on quelques voitures, le râle strident d'une locomotive ; tout en buvant son café, Jean lui-même, — qui n'est pourtant pas poète, — se sent pris d'une émotion. Jean n'a jamais bien su, su exactement quel rôle a joué le musicien dans sa vie. Il n'a jamais su que Jacques aimait Suzanne ; mais Jean se dit qu'on ne peut voir Suzanne sans l'aimer, et, devant Jacques vieilli, ridé, fatigué, devant ce sourire qui se résigne, Jean a beaucoup plus que de l'amitié, que du respect, — Jean ne sait pas que dire.

Maman Heurlin souffre ; c'est elle qui souffre le plus. A voir cet enfant, ce tout petit aux lèvres rouges, maman Heurlin se sent reprise par tout l'impossible de ses rêves ; maman Heurlin se demande aussi de quels oiseaux noirs la tête de Jacques doit être traversée ; elle regarde Jean pensif, Suzanne muette : — maman Heurlin voudrait bien les voir s'en aller.

L'enfant s'éveille, l'enfant crie... Je ne sais par quel embarras, quelle pudeur. Suzanne ne veut pas lui donner le sein devant Jacques ; Suzanne le berce, le câline, lui répète des noms, l'embrasse. L'enfant s'exaspère, crie plus fort, s'épuise. Alors, — est-ce simple distraction ? est-ce souvenir ? est-ce inconsciente coquetterie de femme ? — mais, dans ce silence embarrassé, tandis que Jacques fume sans rien dire, que Jean voudrait parler, mais ne sait pas, Suzanne chante au tout petit, pour l'endormir :

Les roses de la fête
Meurent avant le bal...

L'obscurité est tout à fait bleue. Jacques l'a donc entendu chanter, ce refrain d'amour qui le lia à la dernière femme aimée ; il l'a entendu chanter au petit enfant de cette femme, par une nuit toute semblable aux nuits de trouble qu'il avait eues, aux nuits du passé, du passé... Jacques, à présent, comprend la vie entière, la tristesse mortelle du temps qui s'en va mais aussi la clémence de l'oubli, le désespoir éphémère comme la joie. Et lorsque, tressaillant malgré elle, se repentant déjà, devinant peut-être. Suzanne a fini de chanter, lorsqu'elle se lève avec Jean, lorsque se font ces muets adieux d'êtres si intimement, si douloureusement liés par des fils d'angoisse, c'est d'un pas ferme, c'est sans une larme que le musicien les accompagne jusqu'à la porte.

Et maman Heurlin, qui le suit du regard dans le pénombre, a murmuré seulement, en appuyant le mouchoir sur ses pauvres yeux fanés :
" Tout de même, mon petit, — il est bon.

CHARLES FUSTER

et lâché trois gros jurons avec une damnation au bout ! Tiens, la cendre de ma pipe vient de tomber sur ma feuille ; j'ai voulu souffler dessus pour la répandre à côté, et par méprise, j'ai laissé échapper une goutte d'encre d'un volume démesuré ! Tout cela me met peu en verve. Je regarde d'un côté et de l'autre pour trouver une belle matière à amplification. Si je regarde en haut, je n'aperçois que les nœuds de mon plafond et les fentes à travers lesquelles je contemple les étoiles. Si je regarde en bas, je n'aperçois dans un coin qu'une terrine, deux seaux, trois paires de chaussons gisantes à côté, mon mouchoir qui vient de prendre la volée jusqu'à terre et qui ressemble dans l'ombre à un petit animal que je ne saurais définir ; dans un autre coin, je vois un poêle au pied d'une couchette appuyée sur une boîte à bouquets, deux chandeliers, un porte-manteaux, deux assiettes cassées et une bouteille à l'encre rapprochée de mon poêle antique ; cela a un peu l'air de l'intérieur d'un artiste. Devant moi, les choses prêtent davantage, il est vrai, à la poésie. D'abord, c'est la bonne mère T**, avec son petit mouchoir carreaaté et ses petites gorgettes blanches, qui s'amuse à lire les litanies sur la table, ma pipe que je viens de déposer pour la reprendre bientôt, une paire de ciseaux, une paire de mouchettes, une boîte à plumes, une boîte de fer-blanc contenant un petit morceau de cire rouge, cinq enveloppes, un écritoire, mon buste entier, ma feuille de papier et par dessus... (voilà le plus beau et le plus sentimental !) le grand cahier bleu de Mlle V. S**, qui ne m'abandonne jamais lorsqu'il s'agit de manifester sur le papier mes inspirations.

Avant que je débite plus de sottises, je veux te parler de mon voyage. Besoin n'est pas cependant (dans le style barbare de D**) que je te dise que je suis arrivé sans encombre dans mon humble logis. Tu as dû revoir depuis mon cocher. Mais toujours est-il qu'il faut que je te parle de mon cocher. As-tu déjà vu un bipède pareil ? Il m'a fatigué tout le long du chemin jusqu'à la Fourche à me parler des misères du temps, du froid, de la glace et de je ne sais quoi, avec une loquacité digne d'un personnage d'Horace ; le tout accompagné du sel, du poivre et de la moutarde des cochers... Arrivé à la Fourche, il s'est mis à tousser, et m'a demandé si j'avais le rhume. Malheureusement pour moi, je ne pouvais passer là sans que je lui payasse une consommation, et il n'oublia pas de remplir son verre jusqu'au bord. Ayant repris notre route, il se prit à me parler de toi et de ton avenir. Il avait la langue encore plus déliée ; il fallait le voir te mettre en ménage avec Mlle P**, et t'établir richement au milieu du village de Saint-Jean-Chrysostome. A le croire, tu vas donner bien de la besogne au curé et au bedeau avant cette année accomplie. Me voilà compère bientôt et te voilà entouré d'une dizaine de marmots dans dix

ans. Je m'amusai à renchérir sur tout ce qu'il disait ; les générations passaient comme des mouches, et j'avais sur mes genoux les enfants de tes enfants. Pour moi, il faut absolument, je ne sais pourquoi, que j'unisse mon sort à une Delle B**. Si je prends la plus âgée, j'ai besoin de me hâter, elle se fait vieille, et je ne dois pas attendre qu'elle soit ossifiée (1). N'importe, nous passons à présent pour les amants les plus heureux qui soient au monde. Mais je crains que tout le monde n'y trouve pas son compte. Lorsque nous touchâmes la porte de la maison d'école, grande fut la surprise de ton L**, lorsqu'il vit que je vivais avec Mme T** et ton petit frère ; il ne pouvait s'en taire, il en a parlé pendant tout le dîner, sans perdre le temps toutefois de rogner joliment une galette de quatre livres et de se faire glisser dans le pharynx une bonne provision de bols d'aliments liquides. J'ai promis quatre chapelets pour qu'il se décidât à sortir de la maison, pour rire de lui ; il est parti vers trois heures en se promettant bien de t'ennuyer à ton tour. Je me flatte qu'il a réussi.

Je regrette beaucoup depuis mon retour, la société de Saint-Jean-Chrysostome, et surtout la tienne (2). Je penserai longtemps aux beaux jours que j'ai passés près de toi et au milieu de ces familles si bonnes et si respectables. Il n'y a que l'amitié et la bienveillance de cœurs généreux qui puissent réconcilier avec les aventures et les défauts de la vie. La beauté a dignement joué son rôle dans les amusements de ma promenade, tant à Montréal que chez toi. Je voudrais maintenant revenir au temps, à ce temps chevaleresque, à ce temps d'héroïsme, de sentiment, de courtoisie et de noblesse, à cette époque où l'on n'estimait que l'honneur et l'amour ; où le jeune novice à la vie pensait à sacrifier pour son Dieu et pour sa dame ses jours et ses travaux, où l'on n'aspirait qu'à se rendre heureux du bonheur d'un objet aimé. Mais à présent, il n'y a plus moyen de faire le chevalier errant, on passe pour don Quichotte ; il faut être réduit à vivre dans l'ennui et disgracieusement dans une maison d'école.

Qui sait néanmoins ce que le ciel nous ménage ? Nous sommes prédisposés, par nos goûts à vivre réunis, à vivre au moins l'un près de l'autre, chacun avec sa petite famille (3). La Providence est impénétrable ; disons que les choses ne sont guère probables... J'ai hâte de savoir quand tu viendras nous voir. Si tu n'as pas écrit, écris au plus tôt. Je te recommande par dessus tout ce que tu peux imaginer, de passer ici à ton retour de Montréal.

(1) Il aimait à badiner, et ceci n'est qu'un badinage confidentiel.

(2) Il venait de faire un voyage à Montréal, et était revenu par Saint-Jean-Chrysostome, où il avait passé quelques jours de vacance avec T** ; après quoi il engagea le cocher en question qui le ramena à Saint-Louis de Gonzague.

(3) Hélas ! non ; et quand il écrivait ces paroles parties d'un cœur sincère, il n'avait plus que quelques mois à vivre.

Je ne suis pas drôle ce soir ; je vais te laisser là pour ne pas faire la besogne du cocher. Bonsoir, bon voyage, n'oublie pas ton casque, ni tes gants ; ne fais pas comme moi, prends une provision de mouchoirs et de chaussons ; va chez mon père, porte partout mes respects et mes compliments.

VIII

Saint-Louis de Gonzague,..... 1853

LAI un petit mot à insérer ici pour Mme P** (1). Vous en tiendrez le compte que vous voudrez, mais peut-être la chose mérite-t-elle quelque considération. Nous avons une bonne vieille voisine qui dit posséder un secret infailible contre la maladie qui mine depuis plusieurs années Mme P**. Elle a déjà guéri, dit-elle, plusieurs épileptiques ; son remède, dans tous les cas, ne peut faire aucun mal, et elle répond de la guérison, au point qu'elle n'exige de rémunération qu'après une longue épreuve accomplie. Si nous avions quelque peu le plaisir de voir ici M. et Mme P**, ils auraient occasion de voir cette personne, et peut-être se décideraient-ils à faire cette tentative. Le secret susdit n'est pas contenu, il est vrai, dans le symbole des apôtres, mais il faut considérer qu'il n'est jamais funeste, et que la personne est d'ailleurs très respectable.

W**, écris-moi tous les quinze jours. Tu n'as pas besoin de travailler tes lettres ; fais comme moi, écrit en inspiré, et mets tout ce qui te passera par le cerveau. Seulement que ton écriture soit plus soignée que la mienne. J'ai des plumes, du papier et de l'encre détestables. Ça coupe les ailes, tant de désagréments, lorsqu'on prend l'essor.

Puisque j'ai du blanc, je vais te parler de mes élèves. Tu sais que j'ai toutes sortes d'élèves. J'en ai qui n'ont pas du tout la figure humaine, et qui ont l'air d'avoir été changés de bout ; le meilleur caractère de classification qu'on leur trouve, c'est leur état de bipèdes qui les range malgré tout dans la famille d'Adam. J'ai des billots à la disposition des plus grotesques ; ils te font des grimaces là-dessus à faire rire le diable. J'y mets tantôt mes deux fous, tantôt mon farceur qui se prend aux cheveux et qui se donne des coups de poing dans le visage pour faire rire les autres, chaque fois que je lui inflige cette punition. Je l'ai mis encore cette après-midi, parce qu'il disait à la classe de catéchisme que le bon Dieu était renfermé dans son sac d'école.

(1) Ceci n'est que la fin d'une lettre dont le commencement a été perdu. Pour cette raison, nous ne pouvons en donner la date.

J'ai un certain original qui vient me trouver tous les matins dans ma chambre. C'est toujours pour s'excuser de n'avoir rien fait pour la classe et comme il a peur d'être puni, il est tellement préoccupé qu'il a pris l'habitude de gratter la cloison avec ses ongles en se justifiant. Toute la boîte de Pandore est tombée sur la tête de celui-là. Il m'a dit hier : " Ah ! mon maître, j'ai souffert toute la nuit comme un chien, et je viens de me décider à venir à l'école. J'ai eu mal dans le dos, dans les reins, dans l'estomac, dans le ventre, dans la tête, j'avais mal partout." Et en même temps, il grattait au point d'y laisser ses ongles. Il vaut mieux endurer que de tuer. Et puis j'ai souvent envie de rire. Ça fait faire diversion aux ennuis, etc., etc.

Bonsoir. Des nouvelles... As-tu fini de lire V** ? Des nouvelles de V** . Passe par Saint-Louis, en revenant de Montréal.

IX

Saint-Louis de Gonzague. 30 janvier 1854.

Mon cher ami.—Écoute donc, tu m'as fait languir bien longtemps avant de m'apprendre que j'étais la tige de ton âme. Je t'excuse, cependant, malgré le vague de tes prétextes, en considération des flatteries et des amitiés que tu m'as prodiguées, et de la satisfaction que m'a causée ton épître. J'avais vociféré bien des imprécations contre toi et tous ceux qui te ressemblent : j'étais même occupé à vider mon sac à ce sujet, lorsque notre X** , au retour... (j'ai changé d'encre) d'une commission, vient m'annoncer qu'il avait à la main quelque chose à mon adresse. Je saisis le papier, sans croire ce qu'il me disait, et comme nous n'avions pas de lumière, je me précipitai à moitié dans le poêle pour reconnaître la griffe. Elle venait bien de Russeltown, et elle était bien de ta main. Grande surprise, grande joie ! Quelques reproches au travers, mais avec des adoucissements. Vite, la chandelle. Je jetai X** dehors pour lui en envoyer acheter, parce qu'il tardait trop ; le sort s'en est mêlé, il a peut-être mis une demie-heure à trouver trois chandelles dans notre charmant village. Enfin, l'enveloppe fut brisée, et je ne mis pas cinq minutes à tout dévorer. J'eus le plaisir de voyager dans les régions que j'aime, hors des limites du réel, dans un monde créé par l'esprit d'un homme en travail.

Que votre imagination est belle et précieuse ! qu'il est doux d'avoir chez soi pour nous consoler et nous faire oublier nos maux, cette folle de notre âme qui nous enlève pour quelques moments à la matière, qui nous ravit et nous magnétise, et nous transporte dans la véritable sphère d'une intel-

ligence malheureuse et rebutée, dans les champs des rêves, des désirs de la pensée, dans cette immensité où nous sommes libres de changer à chaque instant d'espace, dans cette espèce d'éternité où nous nous plaisons à plonger, portés par le souffle du passé sur les ailes du présent, et abimés d'avance dans l'avenir. Nous sommes tristes lorsqu'il faut descendre de ces illusions apparentes dans le monde sensible ; je déteste mortellement tous ces petits soins de détail, tous ces actes à répéter chaque jour à minute réglée, toutes ces petites inquiétudes qui m'occupent au sujet de mille bagatelles, et je me demande souvent si, en nourrissant tant de désirs et de sentiments, je suis fait pour recommencer si souvent des puérités ; s'il est dans l'ordre qu'une nature principalement spirituelle passe la plus grande partie de sa vie dans l'inertie et l'inutilité du sommeil ; s'il est digne d'elle de se lever avec une figure toute défaite et allongée, le matin, de mettre régulièrement ses habits, d'aller faire une petite promenade dans la basse-cour, de revenir à la maison, tout gelé, pour réciter hâtivement une prière à l'Éternel ; puis de réparer les désastres qu'on éprouve toujours dans un espace de vingt-quatre heures, en se frottant, en se peignant, etc. Est-il digne d'elle de manger des grillardes tous les matins au déjeuner, sans avoir des pommes de terre pour les avaler ; de manger, au dîner, des grillardes encore avec du pain, et le soir encore, du pain avec des grillardes de lard ; excepté le vendredi, jour où l'on remplace les grillades par le hareng ? Pauvres rêveurs que nous sommes ! Comment pouvons-nous lever les yeux au ciel, et y reconnaître une patrie ; comment pouvons-nous regarder les astres, l'azur, l'espace, le temps, l'éternité, toutes les œuvres de Dieu, notre Dieu lui-même, comme notre propriété et notre jouissance, lorsque nous menons une vie si animale ? J'ai honte de moi, lorsque je regarde autour de moi, et que je me trouve avec de si étonnantes prétensions. Hélas ! nous désirons tout, et nous n'avons rien de ce que nous désirons.

Je me dis toujours : Quand vivrai-je avec cet être que j'aime et qui a mon bonheur entre ses mains ? Quand aurai-je tel bien qui a été l'objet de mon ambition depuis que j'ai appris à penser ? Quand serai-je délivré de ces importuns qui viennent me troubler lorsque je veux du repos ?... Quand, quand ? Il me semble que tout homme sensé ne devrait dire que cela. Mais enfin notre destinée est malaisée à changer, et il faut bien adorer le Maître des destinées. Je l'adore sans comprendre ses desseins sur moi (1).

Jamais je ne me suis plus ennuyé que depuis mon arrivée à Saint-Louis. Tout le monde me déplaît à présent au point que je serais devenu misan-

(1) Du répit à la philosophie.

throe. si je n'avais pas fait ma promenade du jour de l'an, et si je n'avais vécu quelques jours à Russeltown. Si j'ai jamais l'administration des colonies anglaises entre les mains, je veux séparer par un mur circulaire tous ces Tartares-Mantchous de la civilisation ; quand je les vois passer en se pavanant dans leurs voitures, je me demande pourquoi l'homme n'est pas au moins la moitié du jour à la place du cheval : la nature semble les avoir unis de moitié dans tout le reste.

Tu me parles des Muses : où veux-tu donc les trouver, si tu ne les as pas avec toi ? Les Muses, c'est tout ce que le cœur aime ; Apollon, c'est tout ce que l'on contemple. Tu admires, tu contemples, tu aimes, tu vis dans l'extase et le ravissement, tu ne perds aucun soupir, tu en recueilles sans doute, et des sourires de déesses, et ces complaisances si gracieuses, et ces regards de reine si intelligibles, si bienveillants, si séduisants, si enivrants. Cher T**, tu devrais être comme un " torrent impétueux (1) " ; tu devrais être tout âme et tout feu. Jette donc tout cela sur le papier, Raphaël de vingt-un ans ; enfante donc des pages brûlantes et dignes d'être lues par un de ces immortels amants dont les amours feront pleurer tous les siècles, et dont les soupirs soulèveront à jamais la cendre qui recouvre la fibre aimante d'un jeune homme. Quand Lamartine sera mort, il pourra dire dans son séjour nouveau : " J'ai laissé partout des lambeaux de ma grande âme ; mais ne suis-je pas tout entier quelque part, sous un abri français, près des forêts vierges que Dieu a plantées ? Sois béni, jeune Canadien, qui n'as pas méconnu ta nature, et qui n'as pas perdu ma pensée."

Je t'ai écrit une lettre aussitôt après mon retour à Saint-Louis ; tu ne parais pas l'avoir reçue encore. Ce n'est pas bien regrettable, mais enfin cela ne m'encourage pas à écrire.

...Je fais encore tourner la table tous les soirs pour rajuster les choses, et au moyen de quelques tricheries, je me contente à tout coup... Enfin, des poignées de main et tous les signes d'amitié consacrés et adoptés à tous les parents et amis passés, présents et futurs que tu auras occasion de voir. Le famille de M. B** et celle de M. P** sont les premières comprises dans mes compliments. Je te prie de les assurer qu'ils ont beaucoup contribué à me réconcilier avec l'humanité, et que je demeurerai toujours leur très obligeant et reconnaissant serviteur.

J'avais bien des choses à ajouter qui me sont parties de la tête ; je n'ai rien mis de ce que je m'étais proposé de t'écrire en commençant. Excuse mes lacunes et mes négligences, et supplé à tout, puisque je ne suis que la tige de ton âme.

(1) Allusion à une expression favorite d'un certain élève de rhétorique, un condisciple.

X

Saint-Louis de Gonzague, 9 février 1854

MON cher, mon incomparable, mon céleste, mon extasiable ami.— Toutes les impressions, je les ai reçues en parcourant et relisant ta longue et encyclopédique épître du 6 février. Je crois que nous touchons à un âge d'or ou à quelque époque mystérieuse que nos pères n'ont pas osé désiner ; car à présent il y a une certaine affinité entre les esprits, une certaine homogénéité des cœurs, une certaine communication intime et secrète des intelligences que Dieu a pourvues de sens et d'organes différents qui était inconnue, je crois, autrefois. Maintenant, le monde sent l'identité de sa substance, l'identité de son origine et de ses aspirations, et il n'y a plus qu'un soupir de tous les êtres qui les fait tendre vers le même but ; tous poussent les mêmes cris vers Dieu, tous fixent les yeux au même point, tous se tendent la main, se comprennent, s'unissent et se disent : " Marchons ensemble dans la vie, et que l'idéalité de la réalité d'une partie de la totalité de l'être infini, jointe à la carité entre le toi et le moi, nous conduise à la fin de l'éternité ! " En effet, je suis émerveillé de voir tant d'analogie dans toutes les phases que notre âme parcourt depuis longtemps. Et voilà ce qu'il y a de plus surprenant.

J'ai écrit à D**, mon ami d'enfance à Saint-Henri. Il m'a répondu le même jour que toi, et dans le même style, dans un genre tout nouveau pour lui, avec des transports, une éloquence et une générosité de disposition qui m'ont ravi. Il s'étend beaucoup sur la destinée, par exemple ; il finit par devenir fataliste. La bizarrerie lui est trop naturelle pour qu'il n'y retombe pas. (En passant, je m'acquitte de la commission qu'il m'a donnée : je te serre chaleureusement la main.) Il fait partie d'une société de *freemen*, où il péroré avec de grands mots, bien entendu ; et il ne se propose rien moins que d'arborer le printemps prochain, de bon printemps, l'étendard salué de loin et admiré par les enfants des peuples qui ont envie de devenir des hommes, des missionnaires de lumière, de justice, de vérité et de fraternité. Il veut se servir des boyaux du dernier des étouffeurs des cris de la raison, du dernier des hommes à gage pour étrangler le dernier des individus rois. Il a des endroits furieux.

J'ai digressionné un peu ; je reviens à ta lettre. Voilà ce que j'aime : une combinaison d'idées tantôt logiquement enchaînées, tantôt jetées à la légère avec un peu de décousu ; l'abandon, l'entraînement, le disparate, ces transitions rapides de la conversation qu'on fait pour mieux suivre le cours naturel de l'imagination, et pour en embrasser davantage, gêné qu'on est par l'exiguïté de l'espace ; tout cela me plaît à l'infini, et c'est comme

cela que j'écris ou que je veux écrire moi-même. Je suis fou dans mes lettres, mais je sais à qui j'écris ; je suis certain que tout cela sera démêlé, recueilli avec indulgence, complaisance et bienveillance, et remis soigneusement à sa place ; de plus, interprété toujours avec le meilleur esprit ; de cette manière, je ne veux pas ne pas tenir à mes folies, je ne mesurerai jamais avec toi mes mots avec un compas ; je ne guinderai pas des phrases à propos de rien, je n'irai pas chercher des preuves à tout avec des *atque* et des *ergo*... Quant à l'observation que tu me fais, je suis certain qu'elle n'est pas sérieuse, à moins que tu ne m'ait pas compris. Lorsque je parle à Mlle S** de fidélité, elle peut donner à ce mot l'extension qu'elle voudra ; liberté entière même de ne lui donner aucune extension ; un cœur ne s'arrache pas, il ne se donne même pas ; son instinct lui fait aimer ce qu'il faut qu'il aime. Seulement, je désire avoir une petite part dans ses souvenirs. Le titre d'ami m'est bien doux et j'espère en avoir les privilèges... Tiens, je vais définir cette espèce de fidélité-là strictement : je veux être aimé d'un degré de plus que ce qu'on appelle charité ou philanthropie. Voici mon acte philanthropique à moi : j'aime mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; j'aime mieux le prochain féminin que le prochain masculin, et j'aime encore mieux ces êtres si beaux, si parfaits, si privilégiés que j'ai rencontrés sur mon chemin comme des apparitions et que je suis obligé d'aimer, comme si je n'y étais pas porté par moi-même. Je déclare, en même temps, que si j'étais moi-même une divinité, mon souverain bonheur serait de vivre avec ces êtres et de contempler en eux avec orgueil ma ressemblance et mon image. Est-ce correct ? Non, le ciel me préserve d'envier jamais le bonheur d'un autre qui le mérite mieux que moi. A moi, un seul regard amical, un seul sourire, une pensée à moitié exprimée suffit. Jamais le venin de l'envie ne souillera ma bouche, jamais je ne troublerai par des indiscretions malignes la paix qui doit régner entre des frères. Tra-la-la-la, pouah ! Je n'ai rien dit encore qui vaille six sous. Ce qui ne méritera pas d'être lu, tu le passeras...

Je n'ai pas grand'chose à t'apprendre. Je passe les veillées à lire ou à jaser de toutes les choses du siècle, et principalement des principaux personnages, de toi, de ceux que nous avons laissés, et que j'ai laissés lors de mon dernier voyage. La bonne mère T** a toujours comme moi la même chanson à chanter ; X** parle de l'Amérique et fait autant de bruit que les locomotives. Je vocifère : *Esprit Saint'dé*. Nous disons le cha-pelet à peu près comme nous le disions tous les deux, c'est-à-dire hâtivement, et nous passons ensuite dans la région où l'esprit s'accoutume d'avance à se dégager des sens, et le corps à mourir.

HENRY HAMILTON

N. E. HAMILTON

Henry & N. E. Hamilton

IMPORTATEURS DE

Marchandises de Hautes Nouveautés

Coin de la rue ST-JACQUES et de la PLACE VICTORIA

MONTREAL.

Téléphone Bell 999.

Téléphone Federal 609

Perrault & Mesnard

Architectes

11 & 17 COTE DE LA PLAGE D'ARMES

Boite 1414 Bureau de Poste.

Élévateurs.

Téléphone 696.

ROY & GAUTHIER

Architectes et Evaluateurs

180 RUE ST-JACQUES, Edifice de la Banque d'Épargne

Élévateur 4e plancher.

Chambres 3 et 4.

* ARTHUR DECARY *

PHARMACIEN

Produits Chimiques et Pharmaceutiques, Articles de Toilette et Parfumerie

AU COIN DES RUES ST-DENIS ET STE-CATHERINE

Téléphone Bell 6833.

Téléphone Fédéral 1829.

Spécialités : Émulsion Décary. — Corricide Décary. — Liqueur Hémolactique de Ruolz

Eau de Raifort iodé.

INSURE YOUR LIFE

In that Reliable Old Company.

THE

United States Life Insurance Co.

OF NEW YORK

Full deposit with Canadian Government at Ottawa guaranteeing absolute security to Canadian Policy Holders.

ESTABLISHED 1850-ASSETS NEARLY \$7,000,000.00

E. A. GOWLEY,

GENERAL MANAGER FOR THE PROVINCE OF QUEBEC.

180 St. JAMES St.

MONTREAL, QUE.

LIBRAIRIE STE-HENRIETTE — G. A. & W. DUMONT

Littérature. — Piété. — Classiques. — Papeterie.

1826 RUE STE-CATHERINE, MONTRÉAL.

LE MONDE ILLUSTRE

Littérature, Sciences, Beaux-Arts, etc. - Paraissant le Samedi

Propriétaires : BERTHIAUME & SABOURIN

40 PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL.

LE STENOGRAPHE CANADIEN

Abonnement ; Un an, \$1.00 ; Six mois, 50 cts

BOITE 1587, MONTREAL, CANADA.

L. A. BERNARD, Pharmacien

Autrefois chez R. J. Devins.

Les communautés religieuses, les médecins et le public trouveront à sa pharmacie les différents produits chimiques et les préparations pharmaceutiques en général. Les ordonnances des médecins ne sont préparées que par des licenciés en pharmacie.

1882, RUE SAINTE-CATHERINE, 1882

DEPOT DE SANGSUES POUR LA PROVINCE

JOSEPH LAMOUREUX

MARCHAND TAILLEUR

NO 1601 RUE SAINTE-CATHERINE

W. LAMOUREUX, - MARCHAND DE CHAUSSURES

1599 RUE SAINTE-CATHERINE

LOUIS BEDARD

Notaire et Commissaire

- BUREAU -

1582 Rue Notre-Dame

MONTREAL.

Résidence : 109 rue Saint-Hubert.

EDMOND HARDY

ÉDITEUR ET IMPORTATEUR DE MUSIQUE

FOURNISSEUR - DES - PENSIONNATS - CATHOLIQUES

Musique pour tous les instruments

Seul agent pour les célèbres instruments de Fanfare et d'Harmonie de la
Maison C. MAHILLON, de Londres et Bruxelles

1615 Rue Notre-Dame, Montreal

J. ALCIDE CHAUSSÉ, Architecte

No 1541 Rue Sainte-Catherine, Montréal

Téléphone Bell 6930



REMEDE DU DR. SEY

Le **GRAND REMEDE FRANCAIS** contre la *Dyspepsie, les Affections Biliennes, la Constipation, et toutes les Maladies de l'Estomac, du Foie, et des Intestins.*

Le **REMEDE DU Dr. SEY** est un composé des aromatiques les plus purs, qui stimule les fonctions digestives et qui loin d'affaiblir comme la plupart des médicaments, tonifie au contraire et vivifie.

De plus, il contient une substance qui agit directement sur les intestins, de sorte qu'à petites doses il prévient et guérit la constipation, et à doses plus élevées, il agit comme un des purgatifs les plus efficaces.

Chose importante à noter, le **REMEDE DU Dr. SEY** peut être pris à n'importe quelles doses sans déranger les habitudes et le régime de celui qui le prend.

Vendu par les Pharmaciens, \$1.00 la bout.

S. LACHANCE, PROPRIETAIRE,

1538 & 1540 Rue Ste-Catherine, Montreal.

ÉMILE DEMERS.

ÉMILE TRUDEL.

TRUDEL & DEMERS

— LIBRAIRES —

Papeterie, Livres Blancs, Livres d'École, Fournitures d'École, Papier de Fantaisie, Articles de Bureau, Blancs d'Avocat, Impression et Reliure.

1611, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

TELEPHONE BELL 9014.

ETABLISSEMENT EN 1867

L. C. de TONNANCOUR

MARCHAND TAILLEUR.

8 RUE SAINT-LAMBERT, MONTREAL

Toujours en Magasin un grand assortiment de Draps, Casimirs, Tweeds de première qualité et de patrons les plus nouveaux.

FERRONNERIE

POUR BATISSES, COUPELLERIE, OUTILS DE MENUISIERS
SCULPTEURS, MAÇONS, BRIQUETIERS

Ainsi que l'assortiment le plus complet et le plus nouveau de FOURNITURES
DE MAISON chez

L. J. A. Surveyer, 6 Rue St-Laurent

A. BELANGER

OUVRAGES DE FANTAISIE

MEUBLES DE PREMIERE CLASSE,

SPÉCIALITÉ D'AMEUBLEMENTS DE SALON.

1672, rue Notre-Dame
MONTREAL.

A. BONNIN & G. MANN, Architectes,

Chambres 213 et 214

Bâtisse ^{DE} LA *New-York Life*

MONTREAL.

Telephone Bell 2846.

La Banque Jacques-Cartier

Bureau Principal, MONTREAL

Capital payé - \$500,000. - - Réserve - - \$40,000

Directeurs : Alph. Desjardins, M. P., Président. A. S. Hamelin, Vice-Président. John L. Cassidy. Lucien Huot. A. L. de Martigny.

Bureau Principal : A. de Martigny, Directeur-Gérant. D. W. Brunet, Assistant-Général. M. Biennu, Inspecteur.

SUCCURSALE STE-CUNÉGONDE Coin des rues Vinet et Richelieu, (Bâtisses de l'Hôtel-de-Ville). G. N. Ducharme, Gérant.

Heures de Bureau : De 10 heures a. m. à 3 heures p.m. et de 7 à 8 heures p. m., tous les jours.—On reçoit des dépôts de 25 centins en montant.

L. E. N. PRATTE

Importateur de

Pianos et d'Orgues de Qualité Supérieure,

1676 RUE NOTRE-DAME

MONTREAL.

MAGASIN DE CIGARES D'UNION.

Georges Stremensky

Marchand de Tabac et de Cigares

EN GROS ET EN DETAIL

1735, RUE Ste-CATHERINE, 1735.

Tabac Canadien une spécialité.

MAISON T. A. GROTHE

95½ RUE SAINT-LAURENT.

Cette maison de BIJOUTERIES, ORFÈVRES, etc., la rivale des plus grandes maisons du pays, offre en ce moment les articles suivant : Montres, Horloges françaises, Anneaux de toutes sortes, Epingles et Pendants d'oreilles, Chaines, Médaillons, Coutelleries, Articles de toilettes, et Chapelets en pierres précieuses.

N. B.—Une visite est sollicitée à l'occasion des avantages offerts en ce moment.

LOUIS BELANGER

AVOCAT

57, RUE ST-GABRIEL

MONTREAL.

O. M. LAVOIE,

1631, rue Notre-Dame

Peintre Décorateur de

Maisons, d'Enseignes, Imitateur, Blanchisseur, Doreur, Vitrier, &c.

Telephone Bell 1238.